

# LE CAS DE PACUVIUS

(Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 12,8)

PAR

A. DELATTE

Bibliothèque Maison de l'Orient



145955

BRUXELLES  
PALAIS DES ACADÉMIES  
RUE DUCALE, 1,  
—  
1950

---

EXTRAIT DU *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*

(Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques,  
5<sup>e</sup> série, tome 36, fasc. 4, 1950.)

---

## Le cas de Pacuvius

(SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 12,8)

par A. DELATTE  
Directeur de la Classe.

Dans sa douzième *Lettre à Lucilius*, Sénèque fait brièvement allusion à une singulière habitude qu'avait prise un certain Pacuvius <sup>(1)</sup>. (§ 8) « Cet homme, dit-il, avait fait de la Syrie sa chose, par droit d'usage <sup>(2)</sup>. Après avoir célébré ses propres funérailles en s'offrant à lui-même des libations de vin et un de ces banquets funèbres restés fameux, il se faisait porter de la salle du festin dans sa chambre à coucher au milieu des battements de mains de ses compagnons de débauche, tandis que l'on psalmodiait : *βεβλωται, βεβλωται* (il a vécu). Cet homme ne passa pas un jour sans procéder à ses funérailles <sup>(3)</sup>. »

L'habitude macabre que Sénèque lui attribue a paru tellement bizarre que l'auteur de l'article *Pacuvius* dans la *Real-Encyclopädie*, M. Hofmann, a imaginé tout un roman pour l'expliquer, disons plutôt pour la nier. Il commence par dire qu'il faut faire abstraction du mot à mot du texte, qui ne sert qu'à rattacher le récit à la pensée fondamentale du passage : *memento mori*. Voici comment il faut, selon lui, rétablir les faits. Au cours d'une fête de *Parentalia* (jour des Trépassés), Pacuvius se serait tellement enivré qu'il fallut l'emporter. Au cours de l'enquête disciplinaire instituée à l'occasion de ce scandale furent sans doute évoquées d'autres fautes réelles ou supposées de Pacuvius qui donnent une apparence de vérité aux mots : « il avait fait de la Syrie sa chose par droit d'usage ». S'il en est ainsi et s'il avait institué en son propre honneur un repas funèbre, cela signifie qu'il célébrait en même temps la fête des *Parentalia* pour tous les citoyens romains présents en Syrie. La faute ayant été commise

devant un public nombreux, le souvenir en resta gravé dans la mémoire des contemporains. A vrai dire, avoue Hofmann, ce ne sont pas les trépassés de toutes les familles qui sont honorés dans la fête des *Parentalia*, mais ceux d'une seule famille. C'est pourquoi il faudrait plutôt penser à une cérémonie célébrée à la mémoire de Britannicus, dont la mort récente avait vivement ému les esprits et qui pouvait passer pour le père des Romains de la province : c'était pour la Syrie l'occasion de témoigner son loyalisme et d'écartier tout soupçon de complicité dans l'affaire de Pison.

On voit dans quel embarras s'est mis l'auteur de l'article pour avoir, comme il dit, écarté le mot à mot. En réalité, ce n'est pas seulement du mot à mot qu'il a fait fi, mais, au mépris de toute méthode historique, il a négligé des éléments importants du texte, notamment le fait que l'étrange cérémonie se répétait tous les jours et l'explication que Sénèque en fournit. Voici, en effet, comment le texte se poursuit : (§ 9) « Ce que Pacuvius faisait à cause de sa mauvaise conscience, faisons-le, nous, par l'effet d'une bonne conscience. Au moment d'aller dormir, disons avec allégresse et belle humeur : J'ai vécu, j'ai parcouru la carrière que m'avait assignée la Fortune. Si Dieu nous donne un lendemain par surcroît, acceptons-le avec allégresse. Il est pleinement heureux, il a la tranquille possession de lui-même, celui qui attend le lendemain sans inquiétude. Quiconque s'est dit : J'ai vécu, se lève chaque jour pour une aubaine à recueillir. » Par ces mots, Sénèque reprend l'idée exprimée dans la phrase par laquelle est introduite l'histoire de Pacuvius : « Régions chaque jour comme s'il devait fermer la marche, comme s'il était le terme de notre vie et sa conclusion suprême. » L'anecdote des funérailles simulées de Pacuvius est donc insérée en cet endroit pour servir de repoussoir à une saine habitude du sage : ce dépravé avait grossièrement déformé et avili une pensée et une intention parfaitement morales.

Au reste, que le récit de Sénèque ait au moins quelque vraisemblance, c'est ce qui ressort de la comparaison de ce texte avec un passage du *Satiricon* de Pétrone (4). A la fin du fastueux et ridicule banquet qu'il a offert à ses invités, Trimalcion ordonne à Stichus : « Apporte les vêtements dans lesquels je veux qu'on

m'enterre ; apporte aussi les parfums et un échantillon de cette amphore dont je veux qu'on lave mes os. » ... Stichus ayant apporté une couverture blanche et une robe prétexte, « Trimalcion déboucha une fiole de nard dont il nous frotta tous en disant : « J'espère qu'il me fera autant de plaisir après ma mort que de mon vivant. » Pour le vin, il le fit verser dans l'urne commune. « Figurez-vous, ajouta-t-il, que vous êtes invités à mon banquet funèbre. » La chose tournait à l'extrême nausée, quand Trimalcion, abruti par son ignoble ivresse, voulut un nouveau concert, des sonneurs de cor, qu'il fit introduire dans le triclinium. Alors, soutenu par une pile d'oreillers, il s'allongea sur le bord du lit. « Faites comme si j'étais mort, leur dit-il. Jouez-moi quelque chose de joli. » Les sonneurs entamèrent une marche funèbre. »

L'analogie des situations est patente et elle mérite d'autant plus d'être soulignée que les textes sont contemporains. Sans aucun doute, tous deux s'inspirent de réalités observées dans la société dissolue du temps <sup>(5)</sup>. Cela ne signifie pas, d'ailleurs, que les deux cas doivent être expliqués exactement de la même façon. La raison que donne Sénèque de cette macabre fantaisie tient en deux mots : *mala conscientia*, dont la valeur est encore renforcée par l'antithèse de la *bona conscientia* propre au sage. Considérer chaque jour comme le dernier de sa vie est, en soi, hautement recommandable. Cette attitude, combinée avec la pratique de l'examen de conscience, préconisée ailleurs par Sénèque <sup>(6)</sup>, oblige l'homme à mettre en ordre ses affaires morales et lui assure une heureuse sérénité. « Je tâche, dit le philosophe dans la *Lettre 61, 1*, qu'une de mes journées équivaille à une vie entière. Je ne m'en saisis pas avidement, parbleu ! comme si c'était la dernière ; mais je l'envisage comme si elle pouvait bien être la dernière » <sup>(7)</sup>. Chez l'homme de bien, c'est la bonne conscience, c'est-à-dire le jugement intérieur qui approuve ses bonnes actions, qui le pousse à regarder chaque jour comme le dernier : sa vie peut à tout moment être considérée comme moralement achevée. Chez le débauché et le criminel, la même attitude relève de la mauvaise conscience, c'est à dire du jugement réprobateur porté sur sa conduite. Mais par quel processus ? Cela reste énigmatique. Il nous faut donc rechercher

comment la vie que menait Pacuvius et dont le caractère nous est suffisamment révélé par le seul mot *exoleti* (invertis, mignons) (8) pouvait le pousser à se complaire dans des idées funèbres au point de simuler chaque jour une mort quelque peu théâtrale (9).

Sénèque a dû attacher beaucoup d'intérêt à l'histoire de Pacuvius parce qu'elle révélait chez un débauché la conviction qu'il était mort par anticipation. Par maints passages de ses œuvres, on voit que les débordements de la luxure lui suggèrent des idées lugubres : il aime à signaler les étranges affinités qui existent entre la volupté et la mort. Sans doute, la philosophie est, pour lui, une préparation à la mort. L'idée de la mort est toujours présente à son esprit, particulièrement dans les *Lettres à Lucilius* qui datent de la fin de sa vie. Mais les luxurieux, par leurs excès, préparent aussi leur mort ; bien plus, ils sont, dit-il, morts par avance. Dans un passage du *De vita beata* (II, 4), où il décrit la vie des gourmets et des raffinés, il représente le banquet comme un sacrifice funèbre offert à la Sensualité. En 7, 3, la Volupté personnifiée lui paraît « dégouttante de vin et de parfums, pâle ou fardée et embaumée comme un cadavre ». « J'ai ouï dire, lit-on dans le *De brevitae vitae*, 12, 7, qu'un de ces délicats (si l'on peut appeler délices l'oubli de la vie et des habitudes humaines), porté du bain sur une chaise, demandait à ses gens : « Je suis assis maintenant ? » Crois-tu que cet homme qui ignore s'il est assis sache s'il vit, s'il voit, s'il est oisif ? »... (9) « Celui-ci donc n'est pas oisif, donne-lui un autre nom : il est malade, que dis-je ? il est mort. »

Dans les *Lettres*, Sénèque compare à plusieurs reprises l'inertie du voluptueux à l'état de défunt. En 55, 4, il rappelle qu'il ne passait jamais devant la villa de Vatia sans dire : « Cigît Vatia. » « Un homme de cette sorte, ajoute-t-il, ne vit que pour son ventre, pour le sommeil et pour la luxure. » En 60, 4, il reprend ce thème : « Mettons ces malheureux, que Salluste appelle les esclaves de leur ventre, au rang des animaux, non des hommes ; certains, non pas même au rang des animaux, mais des morts. Vivre, c'est profiter aux autres ; vivre, c'est profiter de soi. Quant à ceux qui végètent tapis à l'écart, ils sont dans leur demeure comme dans un tombeau. Au pas de la porte,

inscrivez le nom de ces gens sur du marbre : ils ont anticipé leur mort. » En 82, 24, il s'étonne que le débauché puisse craindre de mourir, alors que de sa vie, il s'est fait une mort. « Le loisir sans les lettres est une mort ; c'est l'homme tout vif dans le tombeau. » En 122, 3, il invective contre les mœurs de ceux qui ne « vivent » que la nuit, les *lucifugae*. « Et ils craignent la mort, eux qui s'y plongent vivants?... Qu'ils passent dans le vin et les parfums leur nocturne existence, qu'ils consomment leur veille contre nature en festins coupés de nombreux services : ils sont là, non à des banquets, mais à leur repas d'enterrement... Ces êtres qui se sont voués à la mort ont l'aspect repoussant, le teint plus équivoque que n'est la pâleur d'un malade : minés de langueur, exténués et blêmes, corps vivants à chair cadavérique ». Et après avoir décrit les raffinements de volupté et les mœurs contre nature en honneur de son temps, Sénèque ajoute : (10) « En vérité, de tels hommes sont pour moi comme s'ils n'étaient pas. Qu'elles diffèrent peu des obsèques, et des obsèques prématurées, ces existences qu'on mène à la lueur des torches et des bougies !... Le grand jour pèse aux mauvaises consciences. »

C'est le même sentiment qui a inspiré à Baudelaire ces vers de la *Danse macabre* :

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,  
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :  
— « Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,  
Vous sentez tous la mort ! O squelettes musqués,

« Antinoüs flétris, dandys à face glabre,  
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,  
Le branle universel de la danse macabre  
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !

.....

« En tout climat, sous tout <sup>Soleil</sup>, la Mort t'admire  
En tes contorsions, risible Humanité,  
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,  
Mêle son ironie à ton insanité ! »

Et ceux-ci tirés des *Deux bonnes sœurs* :

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles  
Prodigues de baisers et riches de santé,  
.....

Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes  
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes sœurs,  
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras im-  
mondes ?

O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraits,  
Sur ses myrtes infects enter tes noirs cyprès ?

\* \* \*

Sénèque a dû éprouver quelque satisfaction à découvrir en Pacuvius un de ces libertins qui avaient conscience d'être comme un cadavre au milieu de leurs dissolutions. Quelle révélation propre à confirmer sa thèse, que la mort cent fois cherchée, cent fois éprouvée par Pacuvius ! Il trouvait là un coupable en aveux.

Mais est-ce bien là le sentiment qui poussait chaque jour Pacuvius à renouveler son étrange mascarade ? Nous savons, par des témoignages provenant de toutes les époques et notamment de l'antiquité, que les libertins font souvent appel à l'idée et aux représentations de la mort en vue de corser leurs plaisirs, peut-être aussi dans le dessein de justifier leur conduite en étouffant la voix de leur conscience. Ainsi, dans les épitaphes antiques, l'idée de la mort et de l'anéantissement qui la suit est prétexte à excitations à la jouissance et à la débauche. Voici quelques échantillons de cette littérature peu édifiante, disons même cynique. « Amuse-toi, vis dans le plaisir, puisqu'il te faut mourir. » « Puisque tu en as encore le temps, baigne-toi, parfume-toi, vis dans les délices, accorde toutes les faveurs et fais toutes les dépenses que tu peux. » « Tant que tu vis, vis, car après la mort, il n'y a rien. » « Vas à la chasse, bois et, sachant que la mort est inévitable, prends part aux mille ébats de la jeunesse. » Un défunt invite ses amis à festoyer *auprès de son sépulcre*, à profiter de la vie pendant qu'ils sont encore sur cette terre. « Amis, dit un autre, mêlez le vin dans les coupes, buvez *auprès de mon*

tombeau, la tête couronnée de fleurs, et ne vous refusez pas aux folles amours. Tout le reste, après la mort, est la proie de la terre et des flammes » (10).

C'est le même sentiment qu'exprime Trimalcion au cours du banquet (11). Il se fait apporter un squelette en argent et il accueille ce jouet par ces mots : « Hélas ! pauvre de nous ! Que tout le chétif humain n'est rien ! Ainsi serons-nous tous quand Orcus nous enlèvera ! Aussi, vivons, tant qu'il nous est permis d'être bien (12). » Sénèque, d'ailleurs, n'ignore pas ce piment de la volupté. Dans la *Lettre* 123, 10, il fait tenir ce discours aux débauchés : « La vertu, la philosophie, la justice : sornettes, niaiseries ! Le seul bonheur, c'est de traiter joyeusement la vie ; manger, boire et jouir de son patrimoine, voilà vivre, voilà se rappeler qu'on est mortel. Les jours s'écoulent, la vie s'échappe pour ne plus revenir. Et nous hésitons ? Que sert d'être sage et d'infliger l'abstinence à un âge qui cessera un jour d'accueillir le plaisir, mais qui provisoirement en est capable et le réclame » ?

On pense aux vers des *Elégies* de Verlaine :

La mort est là d'ailleurs, conseillère émérite,  
Qui nous dit de jouir, vite et beaucoup de suite,  
Et qu'un traître jupon prime un loyal linceul.

Cette « philosophie » d'une société faisandée est illustrée par les reliefs de deux vases à boire qui font partie du trésor de Boscoreale et qui sont de peu antérieurs à l'époque de Sénèque (13). Les représentations qui ornent leurs flancs raillent la piété et la sagesse et cherchent à exciter les banqueteurs à jouir de la vie en leur montrant la vanité de la philosophie et des bons sentiments. Tous les personnages qui y sont représentés sont figurés sous la forme de squelettes : ce sont des poètes et des philosophes du temps jadis, isolés ou réunis, Archiloque et Ménandre, Sophocle et Euripide, Zénon et Epicure, Monimos et Démétrios (?) : une illustration anticipée des *Dialogues des Morts* de Lucien. D'autres représentations mettent en scène des personnages qui, sous la forme de squelettes, accomplissent des actes de la vie courante. Les uns, portant des couronnes de fleurs, prennent part à un banquet qu'égaient des squelettes musiciens. Un autre

offre un sacrifice funèbre qu'un assistant raille en ces termes : « Honore pieusement des ordures. » La sagesse est symbolisée par un crâne humain flanqué d'une bourse. Un squelette examine un crâne en disant : « C'est çà l'homme ! » D'autres inscriptions révèlent plus crûment la pensée de celui qui a inspiré à l'artiste ces représentations : « Le monde n'est qu'un théâtre. » « Prends ta part de la vie, car demain est incertain. » « Amuse-toi. » « Jouis, tant que tu vis. » « Le but de la vie est le plaisir. »

Ce sont les éditeurs Préchac et Noblot qui ont cherché les premiers à expliquer la conduite de Pacuvius par un raffinement de volupté, dont ils découvrent un autre témoignage dans les représentations macabres des coupes de Boscoreale. Je regrette de ne pouvoir partager leur avis : cette interprétation, qui conviendrait peut-être pour expliquer la conduite de Trimalcion, ne tient pas compte, dans le cas présent, de certains éléments qui me paraissent essentiels pour la solution du problème. Ce sont, dans un ordre d'importance qui va crescendo : le sens des acclamations qui accompagnent les obsèques de Pacuvius : *βεβλωται* ; la comparaison de l'attitude du sage et du libertin à l'égard d'une fin prématurée de la vie ; enfin la valeur des mots *mala conscientia* et la concordance de l'explication proposée ainsi par Sénèque avec les témoignages de nos poètes et les données de la psychologie moderne. Nous allons examiner successivement ces différents points.

*Βεβλωται* : il a vécu, et non : il a joyeusement vécu, ce fut un bon vivant. Pour comprendre le sens de ce mot, nous disposons de deux textes parallèles qui figurent dans les *Lettres* de Cicéron à Atticus. Le premier est en XIV, 21, 3 : « La vieillesse m'a rendu plus amer : je me fais de la bile à propos de tout. Mais pour moi *βεβλωται*, ma vie est finie. Que les jeunes se débrouillent. » Le sens est clair : je considère ma vie comme terminée, mon temps est passé. Voici XII, 2, 2 : « Les jeux (de Préneste) ont une durée de huit jours. Quels banquets ! Quelles voluptés ! Dans l'entretemps l'affaire (la campagne ?) a peut-être été terminée. Comme les hommes sont extraordinaires ! De son côté, Balbus bâtit. Que lui importent (les embarras publics) ? Si l'on va au fond des choses, pour un homme qui ne cherche pas l'honnêteté, mais le plaisir, *nonne βεβλωται* ; n'a-t-il pas vécu ? »

On voit que ce texte présente une affinité plus particulière avec le nôtre. Sur l'interprétation de l'expression *βεβλωται* dans ce passage, des doutes se sont élevés. D'après Bardt, il faudrait donner au mot un sens fort : n'a-t-il pas mené une « bonne » vie, une vie joyeuse ? Tyrrell et Purser, au contraire, sont d'avis que le mot a la même signification dans les deux passages. Cette interprétation paraîtra plus judicieuse à celui qui considère la suite du raisonnement. « Sa vie est finie » explique : « que lui importe ? », exactement comme dans le cas de Cicéron en XIV, 21, 3 ; mais tandis que Cicéron invoque sa vieillesse pour justifier son indifférence, celle de Balbus, au dire de Cicéron, s'explique par sa conception épicurienne de la vie.

Le cri rituel poussé aux obsèques de Pacuvius signifie donc simplement : « sa vie est bien finie » ; il confirme les mots : *sibi parentaverat* et *se extulit*, « il s'était offert à lui-même un banquet funèbre » et « il se fit ensevelir ». Il prétend donner un caractère réel à la mort fictive. Il ne comporte pas plus un jugement de valeur, qui serait ici dépravé, que le *vixi* du § 9 ou le *vixi* de Didon (*Enéide*, IV, 653) cité par Sénèque en cet endroit et deux fois ailleurs <sup>(14)</sup> ou encore le *vixi* d'Horace, *Odes*, III, 29, 41 ss. qui paraît avoir inspiré ce passage : *Ille potens sui Lactusque deget, cui licet in diem Dixisse* : « Vixi » <sup>(15)</sup>. Les assistants respectent le désir, on serait tenter de dire les dernières volontés de Pacuvius, qui veut passer pour mort et qui, en tout cas, se tient pour tel. Il ne s'agit donc pas d'un amusement, mais de la manifestation d'une affection morbide, qui trouvera son explication dans l'analyse des termes *mala conscientia*.

La comparaison des attitudes du sage et du débauché confirme cette présomption. L'un et l'autre peuvent tenir chaque soir leur vie pour terminée ; mais combien différent est leur état d'esprit ! Le sage, dit Sénèque (§ 9), est gai et joyeux ; il est parfaitement heureux et maître de lui en toute sécurité ; il ne connaît pas l'inquiétude du lendemain. Si tel est l'effet de la *bona conscientia*, celui de la *mala conscientia* s'oppose à lui trait pour trait : le geste de Pacuvius n'est pas celui d'un mauvais plaisant, mais celui d'un homme malheureux et désespéré. On ne peut donc supposer qu'il cherchait à pimenter ses plaisirs par une macabre fantaisie. Il faut voir, au contraire, dans la singulière

manie qu'il avait contractée, le signe d'un terrible désarroi moral. C'est ce que nous allons essayer de comprendre par l'étude de l'expression *mala conscientia*.

*Conscientia mala* (ou *prava, sordida, spurca, noxia*) désigne la connaissance intime du mal que l'on a commis et la condamnation morale qu'on porte contre soi. Les textes cités dans l'étude de Mulder, *De conscientiae notione quae et qualis fuerit Romanis* (16) et la comparaison avec le sens de *conscientia bona* (ou *recta, integra, etc.*) montrent à l'évidence qu'elle est caractérisée essentiellement par le remords (17). Aussi Noblot a-t-il eu raison de traduire par ce mot l'expression *mala conscientia* et tort, d'autre part, de rapprocher la conduite de Pacuvius des représentations des coupes de Boscoreale. Les effets de la mauvaise conscience sont décrits par Sénèque en plusieurs endroits en des termes vigoureux et imagés qui confirment cette opinion.

*Lettre 43, 5.* « Une bonne conscience appelle la foule en garant ; une *mauvaise* est en proie, jusque dans la solitude, à l'angoisse et au tourment. Si tes actions sont honnêtes, que tout le monde les sache ; vicieuses, qu'importe que nul ne les connaisse, puisque, toi, tu les connais ? Ah ! quelle est ta misère, si tu méprises ce témoin ! » *Lettre 105, 7.* « Les passionnés mènent une vie de trouble et d'agitation ; leurs frayeurs égalent leurs prévarications et leur esprit n'est jamais en paix. Leurs alarmes suivent le délit, ils restent accrochés au châtement, captifs de leur conscience qui ne leur permet aucune distraction et les somme de lui répondre. On souffre la peine dès qu'on l'attend ; on l'attend quand on la mérite. Dans le cas d'une *mauvaise conscience*, on peut parfois s'assurer l'impunité, mais jamais la sécurité. » *Lettre 122, 14* (à propos des *lucifugae*, les fêtards nocturnes) : « Si certains vivent de la sorte, ce n'est pas qu'ils croient que la nuit offre quelque plaisir particulier, mais c'est que rien de ce qu'offre la nature ne leur est agréable et que la lumière est une offense pour la *mauvaise conscience*. » *Lettre 97, 12-16.* « Une bonne conscience aime le grand jour et défie tous les regards : le méchant craint jusqu'aux ténèbres... La plus prompte comme la plus grave peine du malfaiteur est d'avoir fait le mal et de reconnaître que pas un crime, dût la Fortune l'aider de tous ses dons et le protéger et le couvrir, ne reste impuni : le supplice du crime

est dans le crime même... Répétons avec Épicure qu'un *mauvaise conscience* porte en elle ses fouets vengeurs et subit des tortures infinies dans une perpétuelle angoisse qui l'opprime, qui la déchire, qui lui défend de croire aux garants de sa sécurité... Aussi n'est-on jamais sûr d'être bien caché lors même qu'on l'est le mieux : car la conscience nous accuse et nous dénonce à nous-mêmes. Malheur à l'humanité, lorsque tant de forfaits échappent à la loi, au magistrat et aux supplices écrits, si la nature ne faisait tout payer, et cruellement, et à l'heure même. » *Lettre 27, 2* : « Donne congé à ces plaisirs tumultueux ; on doit les payer cher. Ce n'est pas seulement au moment de venir, c'est quand ils sont passés qu'ils font du mal. L'inquiétude du crime, encore qu'on n'en ait pas surpris l'exécution, ne disparaît pas avec le crime même ; ainsi les plaisirs déréglés laissent derrière eux un repentir. » *Fragment 14*. « Que fais-tu, que machines-tu ? Que caches-tu ? Ton surveillant te suit. Tu en as eu d'autres, qu'un voyage, que la mort, que la maladie t'enlevèrent ; celui-ci reste à tes côtés, et jamais il ne te manquera. Pourquoi choisir un lieu reculé et éloigner les témoins ? Crois-tu donc avoir réussi à te soustraire aux yeux de tous ? Insensé ! Que gagnes-tu à n'avoir pas de complice, puisque tu as ta conscience ? » *Lettre 87, 25*. « Le plus grand supplice des crimes n'est-il pas dans le crime même ? Crois-tu la peine différée tant que le bourreau, tant que les cachots ne sont pas là ? Erreur ; elle se fait sentir sitôt le crime commis, que dis-je ? lors même qu'il se commet. » *Lettre 81, 22*. « C'est la moindre et la plus légère partie de son fiel que l'iniquité déverse sur autrui ; ce qu'elle a de plus nuisible et pour ainsi dire toute la lie séjourne et pèse au fond de l'âme perverse. » Dans *Phèdre*, 162, la nourrice rappelle à l'héroïne qu'aveugle la passion « le châtement immédiat que sont les alarmes d'un cœur coupable, une âme <toute> pleine de sa faute et qui se redoute elle-même (18). »

Je pourrais achever ce tableau des ravages d'une mauvaise conscience par des traits empruntés à Lucrèce, Varron, Cicéron, Juvénal, Quintilien, Tacite et à bien d'autres auteurs (19). Ils nous montrent que les tourments du remords peuvent avoir pour conséquence des hallucinations, des accès de démence, le désespoir total et le suicide (20). Mais je préfère tirer, de l'ou-

vrage d'un psychologue moderne, *Valeur et signification de la mauvaise conscience* <sup>(21)</sup> de Jankélévitch, quelques concordances frappantes. « Prendre conscience de son plaisir, c'est s'apercevoir qu'il n'est qu'un pauvre plaisir sans lendemain, qu'il nous laisse éternellement inquiets, désirants, affamés. » « Il n'y a de conscience absolument douloureuse que la conscience morale... Celle-là ne manifeste pas seulement la vanité du plaisir ou sa fragilité, elle en ébranle la valeur. »... « La mauvaise conscience est une condamnation ; c'est une conscience qui s'accuse elle-même, qui a horreur de soi. »... « C'est l'un des éléments essentiels de la mauvaise conscience que cette affreuse solitude d'une âme qui a dû renoncer à toute diversion et qui éprouve une sorte d'horreur panique à se sentir mise en présence du seul témoin auquel on ne puisse rien cacher, puisque ce témoin, c'est moi-même. »... « Le remords est une présence, une présence obsédante et qui nous harcèle sans pitié ; loin de s'attarder complaisamment dans l'évocation du passé, la mauvaise conscience fait tout ce qu'elle peut pour s'en débarrasser, car elle ne supporte plus ce revenant, ce témoin d'une détestable hérédité spirituelle. »... « Elle dévore sa propre substance dans la douleur morale ; cette espèce de tête-à-tête solitaire dégénère souvent vraiment en autophagie. »

Écoutons d'ailleurs la voix de nos poètes « maudits » : leurs accents déchirants donnent un prix sans égal à leurs aveux. Je puise au hasard dans l'œuvre de Baudelaire <sup>(22)</sup> :

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,  
 Qui vit, s'agite et se tortille,  
 Et se nourrit de nous comme le ver des morts  
 Comme du chêne la chenille ?  
 Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?  
 .....

L'irréparable ronge avec sa dent maudite  
 Notre âme, piteux monument,  
 Et souvent il attaque, ainsi que le termite,  
 Par la base le bâtiment.  
 L'irréparable ronge avec sa dent maudite !  
 .....

Tête-à-tête sombre et limpide  
Qu'un cœur devenu son miroir !  
Puits de Vérité, clair et noir,  
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal,  
Flambeau des grâces sataniques,  
Soulagement et gloire uniques,  
— La conscience dans le mal !

.....

Descendez, descendez, lamentables victimes,  
Descendez le chemin de l'enfer éternel ;  
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,  
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent péle-mêle avec un bruit d'orage :  
Ombres folles, courez au but de vos désirs ;  
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,  
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Plus résignée est la voix de Verlaine <sup>(23)</sup> :

Le bonheur a marché côte à côte avec moi ;  
Mais la Fatalité ne connaît point de trêve :  
Le ver est dans le fruit, le réveil dans le rêve,  
Et le remords est dans l'amour ; telle est la loi.

Si l'étonnante habitude de Pacuvius est, selon Sénèque, causée par le remords, il ne peut être question de l'expliquer par un jeu ou par un raffinement de volupté, comme on pourrait peut-être le faire pour Trimalcion. Elle apparaît plutôt comme un acte de désespoir qui n'est pas poussé jusqu'à son aboutissement naturel, qui serait un vrai suicide. Obsédé par l'idée d'une mort qui serait une délivrance, mais qu'il n'a pas le courage de se donner, abruti qu'il est par la crapule et l'abus des plaisirs sensuels <sup>(24)</sup>, Pacuvius sombre chaque soir dans un anéantissement qu'il voudrait total et définitif. Nous sommes ici au cœur même du problème et nous ne pouvons le résoudre qu'en poursuivant notre enquête sur la psychologie morbide des débauchés et des criminels telle que Sénèque la conçoit.

Sénèque s'est intéressé, en maints endroits de ses œuvres, à la noire mélancolie et au dégoût de la vie qui naissent de l'ivrognerie et du libertinage. Toujours, il en cherche les causes dans la psychologie des passions et particulièrement dans une altération du sens moral. Il a dû répudier, s'il l'a connue, l'explication purement physiologique proposée par l'école péripatéticienne. D'après l'auteur d'un des *Problèmes* les plus intéressants de la collection du corpus aristotélicien <sup>(25)</sup> — qui est peut-être Aristote lui-même — les hommes qui ont le tempérament mélancolique, c'est-à-dire ceux chez qui domine la bile noire, sont souvent des passionnés et ils sont sujets à des crises de découragement inexplicables par des raisons morales. Ce phénomène revêt une gravité particulière quand les mélancoliques s'adonnent à l'ivrognerie. En appliquant une loi de la physique du temps, l'auteur prétend que la chaleur élevée produite par l'absorption de l'alcool détruit la chaleur naturelle parce que celle-ci est plus faible. Il en résulte un brusque affaiblissement de la vitalité, suivie d'une dépression profonde qui peut mener au suicide.

Sénèque se serait gaussé d'une telle explication ; selon lui, l'angoisse et le désespoir des débauchés et des ivrognes tiennent à des causes purement morales. Dans le *De brevitate vitae*, 16, 2, il trace un tableau évocateur de la vie malheureuse et des sentiments morbides des gens du monde qu'il appelle des « occupés » oisifs. « Ne va pas chercher une preuve de la longue durée de leur vie dans les fréquents appels qu'ils adressent à la mort ; ce qui les bouleverse, c'est leur imprévoyance, c'est cette incertitude des passions qui vient précisément donner sur l'écueil qu'elles redoutent ; souvent ils souhaitent la mort parce qu'ils en ont peur... (4) Tout délai apporté à leurs espérances est long ; mais ce temps même qu'ils aiment est court, précipité et beaucoup trop court par leur faute ; car ils passent d'un caprice à l'autre et ne peuvent s'arrêter à un seul désir. Les journées ne sont pas longues pour eux, mais odieuses ; au contraire, combien leur semblent courtes les nuits qu'ils passent entre les bras des prostituées ou dans le vin. »... (17, 1) « Leurs voluptés mêmes sont tremblantes et agitées de terreurs diverses, et au milieu des plus violents transports survient cette angoissante pensée : pour combien de temps cela ?... (3) Dirai-je que leurs

joies aussi sont troubles ? Car elles ne se fondent pas sur des principes solides, mais ceux qui les ont fait naître y sèment le désordre. Que penses-tu de ces moments qui de leur propre aveu sont misérables, quand ceux-là même dont ils se glorifient, où ils se mettent au-dessus de l'humanité, sont si mêlés ? » *Lettre 23, 6.* « Le corps procure les vains plaisirs, courts, suivis de mécontentement et destinés, si une grande modération ne les tempère, à passer dans l'état opposé. Oui, le plaisir est sur une pente rapide : *il glisse vers la souffrance, dès qu'il n'observe plus la limite.* Or, observer la limite est difficile à l'égard de ce qu'on a cru un bien. L'avidité du vrai bien est sans risque. (7) En quoi consiste ce vrai bien et qu'elle est la source dont il jaillit ? Je te le dirai. C'est la bonne conscience. »

C'est surtout dans le *De tranquillitate animi* que, prenant prétexte d'une confession de son ami Sérénus, qui lui avoue les inquiétudes et les faiblesses d'une âme encore mal affermie dans la voie de la conversion, le maître se livre à une analyse très fouillée du spleen qui est le « mal du siècle » de la haute société romaine. 2, 7 « Il y a d'innombrables variétés du mal, mais qui toutes conduisent au même résultat : le mécontentement de soi. Malaise qui a pour origine un manque d'équilibre de l'âme et des aspirations timides ou malheureuses, selon que l'on n'ose pas tout ce qu'on désire ou que l'on tente en vain de le réaliser et qu'on s'épuise à espérer. C'est une instabilité, c'est une agitation perpétuelle, inévitable sort des caractères irrésolus. Ils cherchent par tous les moyens à atteindre l'objet de leurs vœux, se dressent et se contraignent à des pratiques honteuses et malaisées, et, quand leur peine n'est pas récompensée, souffrent cruellement de s'être déshonorés pour rien, regrettant non d'avoir voulu le mal, mais de l'avoir voulu sans succès. (8) Dès lors, les voilà saisis à la fin du repentir de leur conduite passée et de la peur d'y retomber, et peu à peu livrés à cette agitation stérile d'une âme qui ne trouve à ses difficultés aucune issue parce qu'elle n'est capable ni de commander ni d'obéir à ses passions, à ce piétinement d'une vie qui n'arrive pas à se donner carrière, à cette torpeur d'une âme paralysée au milieu de la ruine de ses désirs... (10) De là cet ennui, ce dégoût de soi, ce tourbillonnement d'une âme qui ne se fie à rien, cette sombre impatience que

nous cause notre propre inaction, surtout lorsque nous rougissons d'en avouer les raisons et que le respect humain refoule en nous nos angoisses : *étroitement confinées dans une prison sans issue, nos passions s'y asphyxient ; de là la mélancolie, la langueur et les mille flottements d'une âme incertaine*, que la demi-réalisation de ses espérances plonge dans l'anxiété, et leur avortement dans la désolation... (11) On se replie de plus en plus dans son coin et on y couve son chagrin dans le découragement et l'écœurement... On peut dire qu'il en est de même (comme des galeux) de ces âmes où les passions bourgeonnent comme de mauvais ulcères et qui trouvent une volupté à se tourmenter et à souffrir... (15) Le mal dont nous souffrons ne vient pas des lieux, mais de nous qui n'avons la force de rien supporter ; travail, plaisir, nous-mêmes, toute chose au monde nous est à charge. *Il y a des gens que cela mène au suicide* (26) : comme leurs perpétuelles variations les font tourner indéfiniment dans le même cercle et qu'ils se sont rendu toute nouveauté impossible, ils prennent en dégoût la vie et l'univers et sentent monter en eux le cri des cœurs que pourrit la jouissance : « Eh quoi ! toujours la même chose ? »

Sénèque revient sur les crises de mélancolie et le goût de la mort qu'elles engendrent dans la *Lettre 24*, après avoir rappelé une maxime d'Épicure qu'il fait sienne : (25), « C'est chose ridicule de courir à la mort par dégoût de la vie, alors que c'est ton genre de vie qui t'oblige de courir à la mort. » « Comme pour d'autres objets, il existe pour la mort même une inclination inconsidérée qui souvent saisit les généreux, ceux du plus fougueux naturel, souvent les lâches, les démoralisés : ceux-là méprisent la vie, à ceux-ci elle pèse. (26) *Il en est que gagne la satiété de faire et de voir les mêmes choses : ils n'ont pas la vie en haine, mais en dégoût.* C'est une pente où nous pousse pour son compte la philosophie alors que nous disons : Jusqu'à quand les mêmes choses ? Eh ! oui, qu'est-ce qui m'attend ? M'éveiller, dormir, avoir faim, m'emplier, avoir froid, avoir chaud. Rien ne trouve son terme, c'est un enchaînement circulaire des éléments du monde, ils fuient et s'entre-suivent. La nuit chasse le jour, et le jour la nuit, l'été se perd dans l'automne, l'automne est serré de près par l'hiver qui s'arrête devant le printemps : tout ne passe que

pour revenir. Je ne fais rien de nouveau, je ne vois rien de nouveau. On en a quelquefois jusqu'à la nausée. » — Ne croirait-on pas lire une page de Sartre ? — Le même sentiment est encore exprimé dans la *Lettre 77* : (6) « Songe que de temps passé à ne faire que la même chose : la table, le sommeil, le plaisir, voilà le cercle où roule la vie. On peut vouloir mourir sans avoir grande sagesse ni grand courage, ou sans être très malheureux ; il suffit qu'on s'ennuie de vivre. » L'extrait que voici de la *Lettre 59* nous ramène à la comparaison du sage et du débauché que nous avons signalée dans la *Lettre 12* au début de cette étude. (15) « Tous tendent à ce but : la joie. Mais comment posséder la joie durable, la joie profonde ? C'est ce qu'ils ignorent. L'un la demande aux festins, à la débauche ; l'autre à l'ambition, aux assiduités d'innombrables clients ; celui-ci à une maîtresse, celui-là aux occupations ostentatoires et vaines de l'homme d'étude, au travail littéraire qui ne guérit rien : amusements trompeurs et courts, dont tous sont les dupes, comme l'ivresse à qui nous payons par de longues rancœurs une heure d'allégresse et de folie, comme la faveur des ovations populaires, laquelle, acquise au prix de notre quiétude, s'expiera au même prix. (16) Songes-y donc : l'effet de la sagesse, c'est une éjouissance constante. Il en est de l'âme du sage comme du ciel au-dessus de la lune : sérénité continuelle là-haut. Tu as une raison ici encore de désirer la sagesse, du moment qu'elle ne va jamais sans la joie. Cette joie naît uniquement de la conscience que nous avons de nos vertus. (17) Seul l'homme de cœur, l'homme juste, l'homme tempérant peut s'éjouir. « Eh quoi ! n'y a-t-il pas de joie pour les déraisonnables, pour les mauvais ? » Pas plus que pour le lion qui a conquis sa proie. *Fatigués de vin et de turpitudes, quand la nuit les a laissés à leur orgie, quand les plaisirs, démesurément accumulés dans leur corps trop étroit, tournent en vidange, alors ils soupirent, les malheureux ! ces vers de Virgile* : « Comment nous passâmes dans de fausses joies notre suprême nuit, tu le sais. » (18) *Les débauchés passent dans les fausses joies toutes leurs nuits, et comme si chacune était pour eux la nuit suprême.* » — Il ne manque même pas à ce texte une allusion au sort de Pacuvius.

Nos poètes ont chanté en des vers inoubliables « l'étreinte de

l'irrésistible Dégout », le désespoir de vivre et l'angoisse qui naissent des excès voluptueux. Voici des témoignages tirés des œuvres de Baudelaire, de Verlaine, de Verhaeren.

Quand notre cœur a fait une fois sa vendange,  
Vivre est un mal ! C'est un secret de tous connu.

.....  
Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,  
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années  
L'ennui, fruit de la morne incuriosité,  
Prend les proportions de l'immortalité.

.....  
— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

.....  
Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,  
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,  
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),  
Où tout te dira : « Meurs, vieux lâche ! Il est trop tard ! » (27)

\*

L'âme attend vainement un remords efficace  
Et dans l'impénitence agonise de faim  
Et de soif, et sanglote en pensant à la Fin.

.....  
Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille  
Au brick perdu, jouet du flux et du reflux,  
Mon âme pour d'affreux naufrages appareille. (28)

\*

Mais le cristal s'en est fêlé. Les grands calices  
Se sont vidés de l'infini.  
Et maintenant l'esprit bruni  
De trouble et les regards usés par les supplices,  
Raffinés de la mort, nous l'invoquons les soirs...

.....

L'âme et le cœur si las des jours, si las des voix,  
Si las de rien, si las de tout, l'âme salie ;  
Quand je suis seul, le soir, soudainement, parfois,  
Je sens planer sur moi l'œil blanc de la folie.

.....  
... O mon âme folle de vent  
Hagard, mon âme énormément désorbitée,  
Salis-toi donc et meurs de mon mépris fervent ! (29)

\* \* \*

J'ai trouvé sans peine chez les psychologues contemporains des pages à mettre en parallèle avec celles de Sénèque. Voici, par exemple, un extrait de J. Vuillemin, *Essai sur la signification de la mort* (30). « En se pénétrant de conscience, le plaisir s'illumine d'une nouvelle clarté. Comme la terreur, il nous enferme dans notre corps. Mais dès que nous percevons cet emprisonnement, la honte monte en nous. Nous rougissons de fuir et de nous abandonner aux plaisirs. Certes jamais la honte n'a suffi à donner du cœur aux lâches et de l'honnêteté aux fripons ; cependant, à la ressentir, notre peur se change en colère et notre conscience en mauvaise conscience. Nous ne nous contentons plus de cueillir les plaisirs à la manière épicurienne du bon Horace. Nous les poursuivons avec une fougue, une passion et une inquiétude de malades. Notre plaisir s'entoure d'un halo douloureux et mystique et s'accompagne d'une immense tristesse, d'une négation telle que nous sommes d'autant plus brutalement arrachés à notre corps que nous semblons nous identifier plus entièrement avec lui : la volupté nous écorche. Ainsi, lorsque au lieu d'exprimer l'amour, il quête seulement le plaisir, l'acte sexuel nous découvre soudain un nouvelle signification du corps, son impudicité et sa laideur. En attirant son attention sur les organes où il naît, le plaisir inflige à l'homme la sensation de sa perversité et de sa dégradation. S'il isole les parties érogènes du corps, il nous avertit aussi que quelque chose vient de se briser en nous, qui faisait notre noblesse et notre grandeur. La volupté et la mort semblent d'abord nous accomplir et, comme deux « bonnes sœurs », prendre soin de nous :

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles  
Prodigues de baisers et riches de santé.

Mais le signe même de la santé, la fertilité, leur manque. Tout à coup, nous sentons qu'en se retournant sur lui-même, en se réfléchissant sur son propre mécanisme, le plaisir se stérilise et se détruit, qu'il ne nous attire plus, mais nous repousse, que son abjection provoque notre dégoût...

Par la mort, l'étrange parfum de la punition et du péché pénètre la volupté. La recherche du plaisir n'est qu'un appétit de malheur. Joyeux, nous nous embarquons pour Cythère : nous y découvrons notre supplice. Et comme la mort conduit au plaisir, le plaisir conduit à la mort...

Du plaisir au dégoût, nous vivons au plus profond de notre conscience la signification antinomique de l'émotion.

Or toutes les expériences dans lesquelles nous asservissons autrui à notre appétit de plaisir confirment d'abord la parenté de la volupté et de la mort.

Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu, telle est l'image endeuillée des amants, quand l'amour l'a cédé à la débauche ».

Une observation du même ordre est faite par P. L. Landsberg, dans son *Essai sur l'expérience de la mort* (31). « Le mode d'expérience (de la mort) que nous venons de mentionner peut se réaliser dans tous les états de l'homme où la vie corporelle, psychophysique, se donne comme dirigeante et active, la vie proprement personnelle, spirituelle, comme dépendante et plutôt passive. Cette dépréciation de l'esprit peut s'effectuer aussi bien par le plaisir que par la douleur. Et c'est pour cela surtout que dans le plaisir, nous sommes si près de l'angoisse de la mort et de l'ennui mortel. La mort, quand elle entre subitement dans les fêtes de la chair, semble prolonger le divertissement, le *motus defectivus* de la personne vers le néant, *motus* dans lequel l'homme fait sa loi ontologique la plus profonde ».

Voici des réflexions plus pénétrantes de Kierkegaard, un des penseurs qui ont le mieux analysé la notion du désespoir (32). « Le désespoir est la maladie mortelle, ce supplice contradictoire, ce mal du moi : éternellement mourir, mourir sans pourtant mourir, mourir la mort. Car mourir veut dire que tout est fini,

mais mourir la mort signifie vivre sa mort ; et la vivre un seul instant, c'est la vivre éternellement. Pour qu'on meure de désespoir comme d'une maladie, ce qu'il y a d'éternel en nous, dans le moi, devrait pouvoir mourir, comme fait le corps de maladie. Chimère ! Dans le désespoir le mourir se change continuellement en vivre. Qui désespère ne peut mourir ; « comme un poignard ne vaut rien pour tuer des pensées », jamais le désespoir, ver immortel, inextinguible feu, ne dévore l'éternité du moi, qui est son propre support. Mais cette destruction d'elle-même qu'est le désespoir est impuissante et ne parvient pas à ses fins. Sa volonté propre c'est de se détruire, mais c'est ce qu'elle ne peut, et cette impuissance même est une seconde forme de destruction d'elle-même, où le désespoir manque une seconde fois son but, la destruction du moi ; c'est, au contraire, une accumulation d'être ou la loi même de cette accumulation. C'est là l'acide, la gangrène du désespoir, ce supplice dont la pointe, tournée vers l'intérieur, nous enfonce toujours plus dans une autodestruction impuissante. Loin de consoler le désespéré, tout au contraire l'échec de son désespoir à le détruire est une torture, qui ravive sa rancune, sa dent ; car c'est en accumulant sans cesse dans le présent du désespoir passé, qu'il désespère de ne pouvoir se dévorer ni se défaire de son moi, ni s'anéantir. Telle est la formule d'accumulation du désespoir, la poussée de la fièvre dans cette maladie du moi. »

On se demandera peut-être de quelle façon la psychanalyse expliquerait le cas de Pacuvius. Dans l'impossibilité où elle est d'étudier le sujet sur le vif par ses méthodes ordinaires d'investigation, il faut se contenter d'une réponse générale, dont on peut se faire une idée par la lecture d'un livre du Dr. R. Allendy, *La Justice intérieure* (33). L'auteur tente d'expliquer par le jeu de certains instincts le besoin inconscient qu'éprouvent tous les coupables de souffrir et de se punir eux-mêmes au point d'aspirer à la mort. Selon lui, « les déformations pathologiques qu'on observe dans le désir d'anéantissement, les velléités de suicide ou les obsessions de la mort permettent de croire à l'existence d'un véritable instinct de la mort »... « Toute atteinte au sentiment de justice cause une angoisse d'autant plus profonde que plus inconsciente. L'angoisse résulte toujours d'une dysharmonie

entre les tendances psychiques de l'être, quand l'une d'elles au moins est inconsciente, car lorsque le conflit se déroule tout entier sur le plan conscient, il peut y avoir hésitation, regret, crainte, mais non angoisse. Il est évident que, les instincts sociaux possédant une grande puissance chez l'homme, les angoisses qui en résultent peuvent atteindre une intensité extrême... Pour qu'un homme se sente coupable, il faut qu'une tension existe en lui entre les instincts personnels et les instincts sociaux ; les psychanalystes disent : entre le moi réel et le moi idéal. Le remords qui en résulte est une sorte d'angoisse, d'origine inconsciente, au moins en partie. Le sentiment de culpabilité peut, en effet, être conscient ou inconscient. Normalement, il demeure en grande partie inconscient et c'est sous cette forme qu'il est le plus dangereux. Le remords qu'il engendre quelquefois n'est qu'une transposition incomplète sur le plan de la conscience et c'est pourquoi il reste stérile, ne tendant pas à l'amendement, et différant en cela du repentir, plus conscient, plus actif, plus efficace. »

« Ce besoin de souffrir (des coupables) trahit toujours des impulsions malfaisantes non consciemment ni volontairement réprimées, mais refoulées inconsciemment et automatiquement, donc ignorées et renversées sur le schéma général du talion. Ces impulsions malfaisantes se heurtant aux instincts sociaux, subissent un choc en retour et aboutissent à une autopunition, tant il est vrai que l'image du talion tend à se convertir en réalité. Comme l'obsession est soulagée par la réalisation, de même l'angoisse prend-elle fin quand la punition est consacrée... Tous (les criminels) subissent, dans le fond de leur conscience et proportionnellement au développement de leur socialité, un malaise intense et chronique qui ne disparaît que le jour où une catastrophe vient réaliser à leurs yeux la compensation méritée, donc la justice. »...

« Le sentiment de culpabilité mène à toutes sortes de destructions et tend à la mort. En analysant l'inconscient, on ne tarde pas à trouver, le plus souvent, une aspiration à la mort... Il faut bien admettre que l'énergie qui entraîne la vie dans son cycle, la poussant toujours vers de nouveaux stades et de nouvelles expériences, doit continuer son impulsion jusqu'au terme ultime,

donc tendre à la mort. Ce but pourrait devenir conscient en cas d'angoisse et inspirer le suicide, toujours souhaité comme un refuge. L'instinct de la mort pourrait donc entrer en jeu pour calmer le sentiment de culpabilité et ici interviendrait une sorte d'érotisation de la mort, prolongement logique de l'érotisation de l'angoisse, au sujet de laquelle nous avons d'ailleurs supposé des connexions spéciales entre l'amour et la mort. Ainsi faudrait-il comprendre le vœu de mourir ou le désir de suicide non seulement comme un souhait de mort retourné, mais encore comme une tendance plus positive et fondamentale. Les deux conceptions sont loin de s'exclure : elles se doublent comme crime et châtiment, selon le mécanisme compensateur de tous les processus d'autopunition. » Et voici un dernier extrait où la pensée de l'auteur rejoint vraiment celle de Sénèque. « C'est parce que ses forfaits crient vengeance que l'homme se punit ; c'est parce que toute la terre gémit d'iniquités qu'il n'y a pas de place pour le bonheur. Entre le cri de la naissance et le soupir de la mort, l'homme peut trouver quelques élans de gaîté ou d'enthousiasme, mais il ne peut oublier longtemps la damnation qui pèse sur lui. Le criminel reste lugubre à côté de ses crimes parce qu'une angoisse vague le harcèle, mais il ne sait pas, il ne veut pas savoir d'où vient sa punition ».

Vous le voyez : dans cette hypothèse, bien que la conception transcendente ait été remplacée par des principes positivistes, l'explication est restée essentiellement la même ; au surplus, elle n'a rien gagné en clarté ni en force d'expression.

---

NOTES

(1) Ce Pacuvius est, selon toute vraisemblance, le légat qui s'opposa, en l'an 19, à l'entreprise de Pison sur la Syrie (TACITE, *Annales*, II, 79). Sénèque laisse entendre qu'il exerça longtemps dans cette province un gouvernement de fait en l'absence du gouverneur ; peut-être celui-ci était-il L. Aelius Lamia que Tibère empêcha toujours de rejoindre son poste (TACITE, *Annales*, VI, 27).

(2) *Syriam usu suam fecit*. Le mot *usus* est ironique, puisqu'il n'y a pas d'*usucapio* (de mode d'acquérir la propriété d'une chose par l'usage prolongé de la chose) pour la chose publique (SÉNÈQUE, *Lettre* 88, 12). Sénèque fait peut-être

allusion, d'ailleurs, à un autre domaine de l'*usus*, celui du mariage : on sait que l'*usus* conférait au mari le droit de *manus* sur la femme et sur ses biens quand la femme avait cohabité avec le mari pendant un an entier. *Suam fecit* doit être entendu au sens fort : ces mots font probablement allusion aux exactions et aux extorsions de Pacuvius.

(3) Ma traduction des *Lettres* est empruntée à l'excellente édition de Préchac-Noblot (Paris, Belles Lettres, 1945) jusqu'à la *Lettre* 69 ; à partir de là, à la traduction des œuvres complètes de Sénèque de Baillard (Paris, 1879), t. II. Je n'ai modifié ces textes qu'en de rares endroits afin de donner une version plus fidèle.

(4) *Satiricon*, 77 : édition et traduction de A. ERNOUT (Paris, Belles Lettres).

(5) Il n'y a pas lieu, en revanche, de rapprocher du cas de Pacuvius celui de Turannius, mentionné dans le *De brevitate vitae*, 20, 3 : « Plus que nonagénaire, ayant été, sans l'avoir demandé, déchargé de ses fonctions par Caligula, Turannius, se fit placer sur un lit (funèbre) et pleurer comme mort par tous ses domestiques assemblés. La maison prenait le deuil de la retraite de son vieux maître et n'interrompt les manifestations de tristesse que lorsque son labeur lui eut été restitué. » (Éd. et trad. de A. BOURGERY, Paris, Belles Lettres, 1923). C'est là une simulation de suicide au chantage, pratique que les psychiatres ont depuis longtemps dénoncée chez les enfants.

(6) *De ira*, III, 36, 2.

(7) Cf. *Lettres*, 15, 11 ; 32, 3 ; 54, 7 ; 93, 6 ; 101, 8 ss. ; *De brev. vitae*, 3, 4 et 9, 1 ss.

(8) Sur le rôle des *exoleti*, cf. *De brev. vitae*, 12, 5 ; *Lettres*, 66, 53 ; 95, 24 ; 114, 25.

(9) J'exprime ma reconnaissance à mon ami le D<sup>r</sup> Raymond Brinon, de Paris, qui s'est intéressé à cette étude et m'a donné de judicieux avis.

(10) Cf. GALLETIER, *Étude sur la poésie funéraire romaine d'après les inscriptions* (Paris, 1922), pp. 80 ss. ; M. VAN BOCKESTAL, *Études sur les épitaphes métriques grecques*, 1927 (thèse de Liège, non publiée), qui cite KAIBEL, *Epigrammata graeca ex lapidibus collecta*, 362, 480, 546, 560, 646, et COUGNY, *Anthol. Pal., Appendix*, c. II, 255 c et 372 c, pp. 593 sq.

(11) Ch. 34 ; cf. 72.

(12) S'il faut en croire Hérodote (II, 78), chez les Égyptiens on montrait aux convives, avant la beuverie, une momie de dimensions réduites en disant : « ἐς τοῦτον ὀρέων πῖνέ τε καὶ τέρπευ' ἔσειαι γὰρ ἀποθανὼν τοιοῦτος. » Cf. PLUTARQUE, *De Iside*, 17, p. 357 f, et *Septem Sap. conv.*, 2, p. 148 b.

(13) Voyez à ce sujet A. HÉRON DE VILLEFOSSE, *Le trésor de Boscoreale* = Monuments Piot, V, 1899, pp. 58 ss., et planches VII et VIII ; cf. Ch. PICARD, *Un cénacle littéraire hellénistique sur deux vases d'argent du Trésor de Berthouville-Bernay* = Monuments Piot, XLIV, 1950, pp. 53-82. Une table de banquet découverte à Pompéi porte une mosaïque où se trouve représentée une tête de mort sommant un papillon (l'âme ?) et une roue (celle de Némésis ?). À droite, la besace, le bâton et le grossier manteau du pauvre ou du philosophe cynique ; à gauche, le sceptre et le manteau de pourpre des rois. Au-dessus, le niveau et le fil à plomb, symboles de l'égalité des hommes devant la mort. (Cf. G. A. FABER, *Teinturerie et tannage dans l'antiquité*, dans les *Cahiers Ciba*, II, 1948, n° 18). Cette macabre représentation n'a pas le même caractère que celles des coupes de Boscoreale : l'intention est évidemment moralisatrice. Sur le macabre et ses deux espèces, le macabre sur le mort et le macabre sur le vivant, cf. J. VUILLEMIN, *Essai sur la signification de la mort*, Paris, 1948, pp. 157 ss.

(14) *De vita beata*, 19, 1 ; *De benef.*, V, 17, 5.

(16) Cf. « Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine ! ».

(16) Thèse d'Amsterdam (Leyde, 1908), pp. 45 ss.

(17) Dans la suite de l'exposé, j'admets que Sénèque devait avoir de bonnes raisons pour attribuer au remords le suicide simulé de Pacuvius : c'est ce qu'il est permis de conclure de la phrase citée au début.

(18) SÉNÈQUE, *Tragédies*, éd. et trad. L. Herrmann (Paris, Belles Lettres, 1924). Voyez encore *De benef.*, III, 1, 4, *De clementia*, I, 13, 3, et le fragment 24.

(19) MULDER, *op. c.*, pp. 17-47.

(20) Particulièrement CICÉRON, *Philipp.*, 2, 88 ; *Pro Roscio*, 67 ; ps.-QUINTILIEN, *Declamationes*, 314 (p. 236, 9 Ritter) et *Declamationes maiores*, 12, 28 ; TITE-LIVE, 28, 22, 5.

(21) Thèse de Paris, 1933, pp. 20, 25, 31, 33, 55.

(22) *L'Irréparable* ; *L'Irrémédiable* ; *Les femmes damnées*.

(23) *Never more*.

(24) Dans le *Psychopathia sexualis* du Dr R. VON KRAFFT-EBING, totalement remaniée sous le titre nouveau : *Les déviations sexuelles* par le Dr Al. HARTWICH (trad. de J. Stephani-Cherbuliez, Bruxelles, 1949), je n'ai rien trouvé qui pût éclairer le cas de Pacuvius.

(25) *Problème XXX*, I, §§ 17, 23, 25-29 ; cf. III, 16, 2. Cf. J. CROISSANT *Aristote et les mystères*, Liège, 1932, pp. 76 ss.

(26) En ce qui concerne les causes de suicide et la responsabilité qui incombe à l'homme, le droit romain est plus humain que Sénèque : il n'impute pas à crime le suicide causé par le *taedium vitae* ou neurasthénie, tandis qu'il le condamne quand la *mala conscientia* est en cause (*Digeste*, III, 2, 11, 3 ; XXVIII, 3, 6, 7 et XLIX, 14, 45, 2). Sénèque ne paraît pas faire une telle distinction ou plutôt il considère généralement le dégoût de la vie comme issu de la mauvaise conscience. Cf. K. A. GEIGER, *Der Selbstmord im Klass. Alterthum*, 1888 ; R. HIRZEL, *Der Selbstmord*, dans l'*Archiv für Religionswiss.*, XI, 1907.

(27) BAUDELAIRE, *Semper eadem* ; *Spleen* (II) ; *Spleen* (IV) ; *L'Horloge*.

(28) VERLAINE, *Sonnet héroïque* ; *L'angoisse*.

(29) VERHAEREN, *A ténèbres* (*Les Soirs*) ; *Inconscience* (*Les Débâcles*) ; *Les villes* (*Les Flambeaux noirs*).

(30) Paris, 1948, pp. 167 ss.

(31) Paris-Bruxelles, 1936, p. 58.

(32) *Traité du désespoir*, trad. Ferlov et Gateau, Paris, 1931, pp. 71 sq. Du même auteur, voyez aussi *Le concept de l'angoisse*, trad. F. et G., Paris, 1935, pp. 167 sq. et 224. Cf. J. P. SARTRE, *L'être et le Néant*, p. 66 ; *La nausée*, pp. 163 sq.

(33) Paris, 1931, pp. 64, 177, 183, 234, 235, 246.